

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jeannine KOUBI, *Histoires d'enfants exposés. Pays toradja, Sulawesi, Indonésie*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 425 p., cartes, fotogr., gloss., bibliogr., index.

par Pierre Le Roux

Anthropologie et Sociétés, vol. 30, n° 3, 2006, p. 259-261.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/014952ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Mais quelle que soit l'étoffe dont se pare cette limitation de l'autre, un constat s'impose : c'est l'intolérance homophobe qui blesse et parfois tue certains jeunes, et non l'homosexualité, ou le lesbianisme, ou le transexualisme, ou le non-conformisme. Il convient donc de délaissier le « je » qui a animé ce compte rendu pour un « nous ». Un nous qui mêle réflexion, action et interaction. Un nous qui participe à « bien vivre avec et pour autrui dans des institutions justes » (Ricoeur 1990 : 381), car nous avons à expliquer à des jeunes qu'ils sont SAINS et qu'ils peuvent s'en sortir SAUFS tout en étant différents. Alors comment les aider à s'aider? Faites-moi circuler de mains en mains. Ni plus, ni moins.

Référence

RICŒUR P., 1990, *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil.

Mouloud Boukala (Mouloud.Boukala@univ-lyon2.fr)
 Centre de recherches et d'études en anthropologie – CREA
 Université Lumière-Lyon 2
 Faculté d'anthropologie et de sociologie
 5 avenue Pierre Mendès-France, C.P. 11
 69676 Bron Cedex
 France

Jeannine Koubi, *Histoires d'enfants exposés. Pays toradja, Sulawesi, Indonésie*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 425 p., cartes, photogr., gloss., bibliogr., index.

Jeannine Koubi, ethnologue au laboratoire « Asie du Sud-Est et Monde Austronésien », du CNRS, a effectué plus de quatre années de recherches sur les Toradja, ou « Hommes de la montagne », de l'île de Sulawesi en Indonésie, les anciennes Célèbes. Elle a déjà consacré un ouvrage resté fameux aux rites funéraires des Toradja : *Rambu Solo', la fumée descend. Le culte des morts chez les Toradja du Sud* (1982), ainsi que de nombreux articles scientifiques sur d'autres aspects de cette société de langue austronésienne.

Cette fois, ce n'est pas de la mort ni des ancêtres qu'elle nous entretient, mais, à partir de la riche tradition orale de cette société attachante, de l'autre bout de la chaîne intergénérationnelle : des enfants. Plus particulièrement de ceux qui ont été « exposés », c'est-à-dire marqués, blessés, révélés, particularisés, pour une raison ou une autre, en quelque sorte initiés et à qui sont possiblement dévolus aventures épiques, destins tragiques et hors du commun, situations héroïques ou victoires improbables sur l'adversité, naturelle ou surnaturelle. Ces récits, en même temps qu'ils témoignent de douleurs propres à la société toradja, de drames et dangers qui la menacent, marquent avec finesse et force un espoir de les dépasser, de les vaincre, de les annihiler, et donc ils illustrent la main tendue des Toradja vers le reste de l'humanité qui partage les mêmes angoisses et mène une identique quête d'hypothétiques solutions.

Jeannine Koubi nous propose au préalable une très dense et passionnante introduction qui résume en quelque sorte la société toradja, relevant de la sphère des espaces sociaux restreints, ce que l'on a nommé aussi les « civilisations du végétal et de l'oralité » (opposées aux espaces sociaux larges de l'écrit et du bâti) dans ses grandes lignes et dans ses denses imbrications et entrelacs sociaux, religieux, économiques, politiques et culturels, bien localisée à l'aide de trois cartes informatives et éclairantes. Soulignons que la clarté du style, précis, chirurgical

même, la richesse des matériaux ethnographiques proposés font de cette introduction un ouvrage dans l'ouvrage, en forme de monographie dédiée à cette société d'Indonésie, fameuse notamment pour ses expressions esthétiques, tant architecturales que rituelles ; la présence de cette introduction, comme celle des index détaillés, font de ce livre un véritable ouvrage de référence général sur les Toradja.

Puis viennent les récits de la tradition orale eux-mêmes, dans une présentation agréable au lecteur – qui peut découvrir ceux-ci comme il lirait des contes d'ici ou d'ailleurs, pour leur seul intérêt littéraire –, mais qui restent de très performants outils ethnographiques puisque chaque récit est annoté avec utile précision dès qu'il est nécessaire d'expliquer ou d'éclairer la matière culturelle qui est ici brassée.

Outre des éléments d'information de prime importance, ces récits révèlent surtout une manière autre de se concevoir et de concevoir le monde, une manière proprement toradja, et proposent également la chair ethnographique nécessaire à saisir dans leur fonctionnement quotidien des institutions aussi célèbres – et pourtant si méconnues – que la dichotomie « aîné-cadet » ou encore l'importance de la surnature et des signes issus de celle-ci ou proposés vers celle-ci, omniprésentes en Asie du Sud-est mais encore trop ignorées de la plupart des étrangers aux cultures et sociétés d'Asie du Sud-Est et d'Extrême-Orient.

Vient enfin une synthèse en forme d'épilogue qui propose explications et éclaircissements nécessaires d'une manière globale, et surtout qui pose les jalons d'une étude comparative, encouragée pour prétendre extirper l'essentiel de ces récits à la fois distrayants, informatifs et pédagogiques : l'on parle ici aussi, et peut-être surtout, des relations de couple, de la relation mère-enfant, de la question de l'inceste, de l'éducation parentale et sociale, du respect des règles sociales et du prix à payer en cas de manquement à ces règles, du cycle de la vie individuelle, de la transmission culturelle et identitaire, de la place des handicapés sociaux et physiques dans la société, du fatalisme et du déterminisme, de la jalousie, de la maladresse, du mensonge et de la sincérité, de l'adoption et de l'abandon, de la dette (pécuniaire ou mythico-religieuse), du talent ou du don, de la relation entre nature et surnature, de la relation entre espace cultivé *ager* et espace sauvage *sylva*, de la folie, et aussi de la possibilité pour chacun, en fonction de ses dons, de son savoir et de son courage, d'échapper à tout état, à toute position au profit d'un autre état, d'une autre position, en tout cas vers un mieux-être, dans une perspective positive et au profit d'un éternel renouvellement et d'un renforcement des valeurs constitutives de l'identité ethnique et culturelle de la société des Toradja permettant la reproduction de celle-ci à travers générations et époques.

L'ouvrage, dense, volumineux, riche d'une connaissance intime des Toradja, issu d'une rigoureuse ethnographie, bien écrit, d'élégante facture, est servi par un excellent appareil critique : un glossaire des termes toradja utilisés, une copieuse bibliographie excellemment présentée, un index analytique bien pensé permettant d'utiliser l'ouvrage à l'instar d'une utile monographie et faisant de lui un document de référence, enfin un index du nom des personnages mythiques ou légendaires évoqués dans ce livre. Mais surtout, et l'initiative mérite d'être soulignée et saluée, l'auteur a tenu à proposer, outre la traduction française de vingt-six récits inédits de la tradition orale recueillis, le texte de ces mêmes pièces transcrit en toradja, pour une restitution de la recherche vers les premiers concernés. Or, connaissant la difficulté qu'il y a de nos jours à publier des ouvrages ethnographiques et particulièrement les textes en langues vernaculaires, à l'audience forcément limitée, c'est l'un des points forts de l'ouvrage.

De belles illustrations photographiques présentées en différents cahiers, toutes dues à l'auteur, tant en noir et blanc qu'en couleurs, complètent harmonieusement les textes en leur

apportant une réalité visuelle bienvenue au plan documentaire et qui facilite l'envol et le cheminement de la pensée au plus près d'un terrain exotique, donc *a priori* peu aisé à saisir dans sa complexité si lointaine, car esthétiquement attirante et donc motivante.

Jeannine Koubi nous donne ici un ouvrage profondément original, que l'on sent très proche de la pulpe vitale de la société toradja, et d'une réalité ethnographique bien saisie dans sa réalité, tant quotidienne et naturelle que mythique et surnaturelle. Une réussite.

Référence

KOUBI J., 1982, *Rambu Solo', la fumée descend. Le culte des morts chez les Toradja du Sud*. Paris, CNRS.

Pierre Le Roux (*research@afesip.org*)
 Research Unit Director
 AFESIP International
 P.O. Box 2089
 Phnom Penh 3
 Cambodia

Don KALB et Herman TAK (dir.), *Critical Junctions. Anthropology and History beyond the Cultural Turn*. New York, Berghahn Books, 2005, 185 p., bibliogr., index.

Comment fournir un antidote efficace à une forme d'épidémie intellectuelle – le « Cultural turn » – qui ravage, depuis la fin des années 1970, l'anthropologie et l'ensemble des sciences sociales aux prix d'une « déforestation » analytique? Ce que le textualisme pense en effet gagner en compréhension des significations, telle la *thick description* de Clifford Geertz, il le perd en attention à la complexité de la réalité sociale et politique, qui ne cesse de se transformer. Pire, au lieu de réduire l'opacité en simplifiant l'analyse, il l'augmente parfois en logorrhée...

Toutefois, la cible de ce collectif dépasse largement le réductionnisme textualiste post-moderne et les divers avatars du culturalisme pour formuler, au fond, une question épistémologique épineuse : comment se débarrasser de la *totalité* au principe des réifications anthropologiques du local ou des communautés et des nationalismes contemporains, qui hantent notre actualité? Et quelles en seraient les conséquences? La discipline deviendrait-elle sans objet? Perdrait-elle sa spécificité ou sa scientificité? On pressent déjà combien le débat peut être statique et stérile si l'on s'enferme dans de vieilles querelles scolastiques entre démarches antagonistes.

C'est un écueil auquel échappent les contributions, car s'il s'agit d'une sorte d'état des lieux des critiques des concepts de l'anthropologie, l'ambition est également de proposer un état des *possibles* reconfigurations de la discipline anthropologique. Il ne s'agit pas de saborder le navire, mais de le reconstruire : une science ne se fonde pas une fois pour toute *in abstracto* en cale sèche, mais plutôt en pleine mer avec les moyens du bord, et le plus souvent, au cœur même de la tempête...

D'un point de vue épistémologique, interroger la validité du concept de totalité en tant qu'unité idéale d'analyse (le mythe du terrain) ou d'objet analytique pertinent (l'ethnie, la culture, la structure), c'est dégager deux grands enjeux méthodologiques : (i) Comment relier